

~~Dr. H. S.~~
28657A ⁴¹
i, 13. He



1600.

Leitzkau

un ~~ztt~~ J



LETTERS

D E

M. le Maréchal Duc de Belleisle

à

M. le Maréchal de Contades.



251073

cc

251073

251073

251073

LETTRES

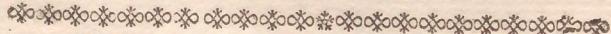
D E

M. le Maréchal Duc de Belleisle,

à

M. le Maréchal de Contades.

Trouvées parmi les papiers de Monsieur
de CONTADES après la Bataille de Minden.



MDCCLIX.

g. 1109

L E T T E R

20

ANNALENTHEATER

20

ANNALENTHEATER

2023 A 2010



A Versailles, le 8 Julliet 1758.

DEPUIS le courrier, que je vous ai dépeché hier, Monsieur, nous en avons reçu un de Manheim, qui nous porte à croire, que nous ne pouvons trop tôt prendre toutes les mesures nécessaires pour la conservation de Dusseldorf ; le Roi ne scauroit douter de la fidélité de l'Elec-teur Palatin, et de la droiture de ses intentions ; mais il n'en est pas de même de tous ses Ministres, qui peuvent avoir des vues fort différentes ; c'est pourquoi il convient, que sans perdre de tems vous retiriez de Dusseldorf, six des huit Bataillons Pa-latins, qui y sont ; car je crois, qu'ils ont été portés pour cette campagne chacun à 750 hommes ; ce sera à vous à juger s'il convient, d'y mettre quelques bataillons François

B de

de plus, ce que je ne crois pas, puisque vous
y en avez déjà quatre, et que, vu tout ce
que je vous ai mandé, il n'y a point de siège
en forme à craindre ; il faut seulement que
nous soyons les maîtres dans cette place, et
qu'il n'y ait point de convention fourrée à
craindre. C'est à vous, Monsieur, à juger
si M. de Bergeyck est suffisant pour y com-
mander, ou s'il y faut mettre un Officier Gene-
ral sur la fermeté et intelligence duquel
vous puissiez avoir plus de confiance. Je ne
connois point du tout M. de Bergeyck par
moi même ; mais ceux à qui j'en ai parlé,
m'ont paru en avoir peu d'opinion ; comme
selon toute apparence Dusseldorf ne sera pas
longtems dans aucune espece de risque, ce
changement de chef ne vous paraîtra peut être
pas si nécessaire, surtout quand il y sera la
maître absolu, et que vous aurez ôté de
Dusseldorf les trois quarts des troupes Pal-
atinas ; c'est cet article qui presse ; vous en
avez toute la facilité par le moyen du pont
qui vous rend la rive droite du Rhin ab-
solument libre, pour mettre en même tems
dans cette place ce que vous jugerez pouvoir
y être nécessaire.

Par

Par les nouvelles que je reçois de M. de Castries de Liege du 5, j'apprens que tout étoit absolument déblayé et remonté sur Givet. Il alloit marcher sur Tirlemont avec les Dragons de la Ferronaye, pour chasser 4 ou 500 Hussards ou Chasseurs Hanoviens, qui se sont avancé dans le Brabant pour exiger des contributions. J'ai peine à croire que M. le Prince de Brunswick ait osé faire passer la Meuse à son infanterie ; il l'auroit fait sur le champ, pour profiter du peu de troupes qu'il y a dans le pays, au lieu qu'en differant il peut bien juger que nous y en ferons passer du Royaume. Tout cela me confirme de plus en plus, que ce n'est point du coté de la Meuse que M. le Prince Ferdinand tourne ses vues, à moins qu'il n'attende l'époque de l'arrivée de l'Escadre Angloise au bas de l'Escaut, ou à Williamstat ; c'est par cette raison, qu'il faut toujours faire faire les fours à Juliers, et y pousser des farines, quand vous le pourrez ; nous voilà bientôt au 10. qui est l'époque de la marche de M. de Soubise sur Marpurg. Il faut voir quel effet elle operera sur les mouvemens de M. le Prince Ferdinand.

B 2

Je

Je voudrois bien, s'il étoit possible, Monsieur, que vous eussiez un etat exact du nombre de bataillons et d'escadrons, dont est composée l'armée de M. le Prince Ferdinand. Selon nos etats il n'y a au total que 28 bataillons Hanoviens ; il n'est pas vraisemblable qu'il n'en soit pas resté quelques uns au delà du Weser, dans la Westphalie, à leurs ponts, et pour leurs communications ; il me semble que c'est porter l'infanterie Hanovrienne, bien haut de la mettre à 18000 Hommes, car ils ont eu de très mauvaises recrues pour leurs augmentations, qui ont été faites par force, et nous avons appris par Hambourg qu'il en avoit déserté plus de la moitié.

Les Troupes de Brunswick supposées complètes feroient 6000 Hommes, c'est beaucoup s'il y en a 5000.

Les Hessois sur le pied complet montent environ à 10,000 hommes ; selon tous les avis de M. de Soubise il y en a 3000 restés dans la Hesse, il n'y en auroit donc que 7000 à l'Armée.

La

La Lippe et Gotha ne peuvent pas faire 2000 hommes ; voila donc au total 32,000 hommes d'infanterie, car il n'y en a point de Prussienne ; combien sur ce nombre ont-ils eu de soldats tués ou blessés à l'action du 23 Juin ? Combien en ont-ils dans les Hopitaux ? ajoutez à tout cela les détachemens dont j'ai parlé, et vous jugerez vous même, Monsieur, de ce qui reste vis-à-vis de vous.

A l'egard de la Cavalerie, il y a 34 Escadrons Hanovriens, et 16 Hessois, au total, dont au moins 5 sont restés dans la Hesse.

Brunswick n'en a point, cela ne fait donc que 45 Escadrons en tout ; à quoi il faut ajouter ce qu'il y a de Cavalerie Prussienne, dont je ne fais pas le nombre ; vous me ferez plaisir de me l'envoyer.

Votre Armée au contraire grossira dès que vous aurez repris la superiorité, et que vous pourrez communiquer à Wesel, il ne vous faudra presque plus rien à Dusseldorf, non plus qu'à Juliers, et

B 3 tous

[6]

tous les détachemens envoyés à Liége
vous rejoindront.

A l'égard des 3 Bataillons qui étoient
à Ruremonde, je crois vous avoir mandé
que j'avois reçu l'ordre du Roi pour les
arrêter en deça de la Meuse pour couvrir
Bruxelles et Anvers, jusqu'à ce que l'on
voie plus clair dans les Affaires, ainsi
que le Régiment de la Ferronnaye.

Je n'ai rien d'ailleurs à ajouter à tout
ce que je vous ai mandé dans ma Lettre
d'hier ; nous pensons toujours de même,
soumettant le tout à votre prudence,
comme étant sur les lieux, et voyant les
choses de plus près.

J'ai l'honneur, &c.

Le Mar. DUC DE BELLEISLE.

A Ver-



A Versailles, le 15 Julliet 1758.

J'AI reçu, Monsieur, la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire du 8. en reponse à la mienne du 3. je l'ai portée au Roi qui étoit à St. Hubert, avec celle de Monsieur le Comte de Clermont ; rien n'est plus louable que la conduite que ce Prince a tenue à votre égard, et le séjour qu'il a bien voulu faire à l'Armée pour vous y installer, et vous faire part de toutes les dépêches qu'il a reçues, depuis le passage du Rhin.

Vous me dites que vous ne vous accoutumez point à penser qu'une place comme Dusseldorf se rende sans être assiégée; nous sommes encore bien plus surpris que M. le Comte de Clermont l'ait souffert, étant le maître absolu comme il l'a été de l'empêcher, en se

B 4 servant

servant de tous les moyens qu'il avoit en mains, et ce qui y mettroit le comble, seroit comme j'en ai grand peur, que nous y eussions laissé notre Artillerie et nos Munitions de toutes espèces, les ennemis n'ayant point de Troupes à la rive droite, tandis que nous avons toujours eu une libre communication avec cette Place; les conséquences de la perte ou de la conservation de Dusseldorf sont si essentielles et si decisives, qu'elles n'ont pas pu echaper ni au Général, ni même aux particuliers; il a été aisément de prévoir tous les embarras où on alloit se trouver.

Il est bien important d'avoir une tête de pont à Duytz que l'Ennemi ne puisse pas emporter, je vous ai mandé qu'apres avoir rempli les Formalités vis-à-vis du Magistrat de Cologne, il falloit prendre de Force leur grosse Artillerie, en leur disant que c'est pour leur propre défence contre l'Ennemi commun de l'Empire, que l'on leur rendra quand on aura mis leur ville en sûreté, &c. mais il faut à bon compte prendre tout ce qui vous sera nécessaire, et en faire donner des reçus.

Je

Je vous ai mandé aussi, Monsieur, de ne point souffrir que les Ministres de Prusse et d'Angleterre, vinssent dans le Camp, et de les faire arrêter s'ils y venaient sans passeport ou permission, que vous ne leur donneriez sûrement pas.

Je joins ici l'Extrait d'une Lettre que vient d'écrire à M. l'Abbé de Bernis, celui qui est chargé des Affaires du Roi auprès de l'Electeur de Cologne ; si ce que ce Prince dit de la négligence excessive qu'il y à notre Armée est tel qu'il l'expose, je suis bien assuré que vous y aurez remédié sur le champ ; car vous aurez senti toutes les suites funestes qui peuvent résulter d'un pareil désordre, par la facilité qu'à eu l'Ennemi de juger par lui-même du fort et du foible de tout notre intérieur ; il nous donne un bon exemple du contraire.

Je vois, Monsieur, que vous sentez toute la nécessité de rester à portée de Cologne ; il y en a une égale à être le maître de passer la rivière d'Erfst.

1°. Vous conservez votre communication avec Juliers.

2°. Pour

2°. Pour être en état d'y faire passer les farines nécessaires pour tous les cas qui peuvent arriver.

3°. Pour vous assurer des fourages et des subsistances, à quoi la plaine de Cologne qui est entre l'Erfst et le Rhin, ne pourroit apparemment pas suffire tout le temps qui sera nécessaire, pour attendre que la diversion que doit opérer l'Armée de M. de Soubise, oblige M. le Prince Ferdinand à retrograder pour repasser le Rhin, et pouvoir le suivre.

4°. Pour l'empêcher de pouvoir faire le Siège de Juliers, et à tout évenement vous préparer le moyen de vous porter sur la Meuse, si M. le Prince Ferdinand prenoit le parti d'y marcher.

5°. Enfin, pour être plus à portée de lui donner Bataille dans les plaines du pays de Juliers, et vous retirer derrière cette Capitale, si contre toute vraisemblance le sort des Armes ne vous étoit pas favorable ; nous regardons donc comme l'objet le plus nécessaire et le plus pressé, qu'à quelque prix que ce soit, vous vous rendiez maître de passer l'Erfst, et que vous
pre-

preniez, pour cet effet, les mesures les plus promptes et les plus nerveuses, pour que l'Ennemi ne puisse pas vous en empêcher, s'il remontoit cette Riviere plus haut ; j'ai vû par les Lettres precedentes que nous tenions Bergen qui est le Passage de l'Erfzt, qui est le grand Chemin de Cologne à Liege, et que M. de Chabot étoit au dela et à la rive gauche, avec la Légion Royale; il est donc facile de grossir ce Corps et de le soutenir en force, pour pouvoir faire passer l'Armée au dela, en conservant toujours votre communication avec Cologne, vous en serez toujours plus près que l'Ennemi, qui à sa tête à Grevenbrock ; Cologne a de bonnes murailles, et si M. le Prince Ferdinand osoit passer à la rive droite de l'Erfzt, vous en useriez de même, et l'y combattriez avec bien de l'avantage avant qu'il eût pu se rendre maître de cette Ville.

Je vous expose les intentions du Roi et les motifs qui l'appuient; c'est à vous, Monsieur, qui êtes sur les lieux, à prendre les moyens et en determiner l'Epoque; vous devez faire pour cela les plus grands efforts, le succès vous fera beaucoup d'honneur, et sa Majesté ne vous rendra pas

pas responsable de l'événement. Je vous evoie des Notes dictées par la Conseil, qui sont plus pour son instruction que pour vous rien prescrire.

A l'egard des reflexions, vous sentez bien, Monsieur, qu'elles sont principalement fondées sur la suposition que les subsistances et les fourages ne vous manquent à la longue, si vous vous laissez trop resserrer entre l'Erfst & le Rhin, et que vous laissiez à M. le Prince Ferdinand la facilité de vous enlever Juliers, ce qu'il faut empêcher à quelque prix que ce puisse être, et c'est ce qui exige que vous passiez l'Erfst, ou du moins que vous vous conserviez la sûreté de le passer quand vous le voudrez ; car étant à cheval sur l'Erfst, et votre Armée campée à la rive gauche, il vous est bien plus facile de conserver Cologne, et votre communication avec cette Ville, que vous ne pouvez conserver Juliers, l'Armée étant campée comme elle l'est à la rive droite.

Voilà, Monsieur, quelles sont les principales observations qui j'ai à vous faire pour aujourd'hui, soumettant toujours
l'ex-

l'execution à votre prudence, et à ce que vous jugerez le plus convenable, pour rétablir l'honneur des Armes du Roi, et reprendre une supériorité que nous n'aurions jamais dû perdre, ayant à faire à un Ennemi inferieur en nombre, et dont la qualité des Troupes ne peut assurement jamais être comparée à celles du Roi.

Je me flatte, Monsieur, que vous êtes bien persuadé de tous les sentimens avec lesquels j'ai l'honneur d'être, &c.

Le Mar. Duc DE BELLEISLE.

P. S.

J'ai encore deux observations à vous faire, Monsieur, la premiere sur les Troupes Palatines, et la seconde sur les mesures à prendre pour la conservation de Juliers.

Quant aux Troupes Palatines, je crois vous avoir déjà mandé, Monsieur, que le Roi n'a aucun doute de la fidélité de l'Électeur dans son Alliance, ni de la pureté des intentions de ce Prince, mais

sa

sa Majesté a de fortes raisons de penser bien différemment de quelques uns de ses Ministres, et de ses Officiers Generaux ; La conduite que vient de tenir M. d'Isselbach à Dusseldorf, en est une preuve. Il est donc nécessaire, que sans aucune espece d'affection, vous ayez une attention particulière sur la manière dont se conduiront les dites Troupes Palatines, et que vous regliez les différens usages que vous en ferez relativement, sans que néanmoins celui qui les commandera puisse en avoir le moindre soupçon, car pour ce qui est des Colonels et Officiers Subalternes des dites Troupes, je les crois de très bonne Foi, et qu'ils feront parfaitement bien leur devoir dans toutes les occasions où vous les emploierez. Il m'a paru nécessaire que vous fussiez instruit pour diriger votre conduite, et que cependant le secret soit pour vous tout seul.

Les mêmes motifs exigent aussi, Monsieur, que vous preniez de meilleures mesures pour la conservation de Juliers, qu'on n'a fait pour Dusseldorf ; je sc̄ais que l'Officier Palatin qui y commande, est bon Francois, mais cela ne suffit pas, si les mêmes Ministres de l'Electeur, dont nous nous méfions, lui

lui envoyoient des Ordres qui vous soient contraires ; il faut lui éviter l'embarras où il pourroit se trouver ; nous y sommes déjà les plus forts, puis qu'il n'y a qu'un Bataillon Palatin, et que nous y en avons deux François ; il convient que vous y envoyoyez un Officier Général, ou au moins un Brigadier de votre choix, auquel vous donnerez des Instructions secrètes, pour que quelque cas qui puisse arriver, et quelque Ordre que pût recevoir le Commandant Palatin, il soit en état d'en empêcher l'effet ; j'ai lieu de croire, si c'est le Sieur de la Roche, comme on me l'a assuré, qu'il sera fort aisé d'être contredit, et qu'on lui fournisse une excuse de n'avoir pas obéi à des Ordres contraires au Service du Roi, s'il lui en étoit envoyé.

Le Mar. DUC DE BELLEISLE.

Extrait

Extrait d'une Lettre écrite par le
Chargé des Affaires du Roi près
l'Electeur de Cologne.

JE ne dois pas vous laissiez ignorer M.
que M. le Chancelier m'a dit, que ce
Prince avoit été extremement surpris de
voir combien peu l'on se tenoit sur ses
gardes. Les François, me dit il, n'ont ni
gardes, ni postes avancés, ni sentinelles;
il n'y a aucun ordre dans leur camp; tout
le monde y vit dans la plus grande secu-
rité; les Etrangers s'y promenent à leur
aise, on ne leur fait pas la moindre ques-
tion, on les laisse aller par tout, jusques
dans vos batteries: les espions n'y ont rien
à craindre; on dit même que tous les
jours il vient des officiers Hanovriens
travestis, qui entendent tout ce qui se dit,
qui voyent tout ce qui se passe, & qui re-
connoissent toutes vos positions; vos con-
seils de guerre se triennent dans une tente,
& a si haute voix, que tous ceux qui sont
dehors, pour peu qu'ils en soient à portée,
entendent tout ce que l'on y traite. Nous
aprennons cependant que d'aujourd'hui
(c'étoit le 6) l'armée campe sur une même
ligne;

ligne; cela nous rassure un peu: mais vous voyez combien cette sécurité vous expose, & nous en même tems. Il y a tous les jours près d'un tiers de votre armée qui se promene à Cologne, & qui s'en retoufne souvent plein de vin au Camp. On dit qu' au lieu de bien payer vos Espions, vous vous contentez de leur faire boire un coup.

Je remarque que depuis un couple de jours que l'on est informé de toutes ces particularités, la frayeur & l'inquiétude ont beaucoup augmentés dans cette Cour.

C

A Ver-



A Versailles, le 19 Juillet 1758.

JE vois, Monsieur, par la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire du 12, par la poste, que M. le Prince Ferdinand avoit fait un mouvement en avant, ayant porté sa gauche à Castor, et son Quartier General à Grevenbrock; que vous comptiez toujours marcher le lendemain 13. et occuper comme vous l'aviez projeté les hauteurs de Bettburg le 14. Je serai fort aise, je vous l'avoue, quand j' apprendrai que vous étes placé avantageusement sur l'Erfst, et maître de la passer, persuadé comme je le suis que M. le Prince Ferdinand ne se commettra point à une action en plaine, vous profiterez de tous vos avantages; il est tems de reprendre la superiorité que l'Armée du Roy auroit toujours du conserver, et que ce soit vous, Monsieur, qui donnez l'ordre à l'ennemi, et ne le receviez plus de lui. La perte de Dusseldorf

dorff est une raison de plus; il faut le forcer à descendre au dessous, et vous mettre en état de pouvoir former tous vos magazins à Neüss, pour être tout au plus près de M. le Prince Ferdinand; lorsqu'il sera obligé de repasser le Rhin. Il seroit fort à desirer que vous pussiez le combattre auparavant. Je ne crois pas qu'il s'y commette, du moins avant qu'il ait reçu le renfort des Anglois, que l'on lui a promis, qui devoit partir le 12. des Ports de la Tamise, si le Vent a été favorable, pour venir débarquer à Embden. C'est ce qui a determiné le Roi à renforcer aussi votre Armée des 10,000 Saxons qui viennent d'arriver en Alsace; je vais diriger leur marche sur Trèves, où leur tête arrivera dans la fin du mois, ou dans les premiers jours d'Août, & si je pouvois trouver assez de batteaux, je les ferrois embarquer sur la Moselle, ils vous joindroient plus promptement, et plus reposés. Par le compte que me rend Monsieur de Montconseil, qui en a fait la revue, il en fait le plus grand éloge. Le Baron de Dyherrn, qui les commande, est un Officier d'un vrai mérite, et dont vous serez sûrement très contenté. Je vous informerai

(20)

plus particulierement dans quelques jours
des epoques de leur marche et de leur ar-
rivée à votre Armée.

*Je vois, Monsieur, que la Ville de Cologne
persistoit dans son refus pour sa grosse Ar-
tillerie. Vous aurez reçu bientôt après ma
Lettre, où je vous ai fait part des inten-
tions du Roi pour prendre cette Artillerie
par force, en remplissant néanmoins toutes
les formalités prescrites par les Loix de
l'Empire, et autorisées par les raisons de
Guerre, observant qu'il s'agit de faire la
Guerre à l'Ennemi commun du Corps Ger-
manique, declaré tel par la Diette de Ratis-
bonne ; que Cologne est une Ville Imperiale,
qui par consequent se trouve elle même en
Guerre, contre le Roy de Prusse et ses ad-
herents.*

J'ai l'honneur d'etre, &c.

Le Mar. Duc DE BELLE ISLE.



A Versailles, le 20 Juillet 1758.

JE reçus hier, Monsieur, par votre Courrier, la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire du 15, et presque en même temps celle du 13.

Pour suivre l'ordre des dattes, j'ai vu par celle du 13, que vous aviez pris le parti de faire prendre par force dans l'Arsenal de la Ville de Cologne, l'Artillerie dont vous avez besoin pour la défence de la tête de votre Pont ; et que M. de Torcy s'étoit conduit avec beaucoup de sagesse ; je suis d'autant plus aise, Monsieur, que vous ayez pris ce parti, que vous aurez vu par une de mes Lettres, que c'étoit l'intention du Roi, en observant toutes les formalités requises en pareil cas, au moyen de quoi, toutes les plaintes

C 3

qu'ils

*qu'ils pourront porter à la Diette de Ratis-
bonne n'y feront aucun effet.*

Je reviens à présent à votre Lettre du 15,
que j'ai portée sur le champ au Roi,
qui l'a lue avec toute la satisfaction, qu'il
attend depuis long temps, de voir enfin
son Armée marcher pour combattre l'En-
nemi, et ne l'évite pas en retrogradant
comme elle a fait depuis le commence-
ment de la Campagne ; rien n'est mieux
que les dispositions que vous avez faites
pour recevoir les attaques de M. le Prince
Ferdinand ; et ce qui a encore plû d'avant-
tage à sa Majesté, a été votre volonté de
l'aller attaquer le lendemain 16, si ce
Prince fût resté en deça de l'Erfst ; il est
facheux qu'il vous ait oté une si belle oc-
casion, et qu'il ait repassé l'Erfst avec assez
de diligence pour que vous n'ayez pû join-
dre son Arriere Garde ; il s'agit à présent
de conserver cette superiorité si désirée,
que vous avez reprise, et que vous con-
tinuiez à donner l'ordre à M. le Prince
Ferdinand ; je sens toutes les difficultés
que vous allez trouver pour vos mouve-
mens par la perte de Dusseldorf ; je vois
pourtant avec grand plaisir que le Sieur de
Peyre

Peyre vous promet de vous fournir le pain nécessaire à l'Armée, au cas, comme il y a grande apparence, que vous soyez obligé de la faire passer à la rive droite, et de vous éloigner de Cologne.

J'en étois-là lorsque le Courrier que je vous avois dépêché m'a rapporté votre réponse, en datte du 16, par laquelle il paroit que Mons. le Prince Ferdinand avoit fa gauche à Neufs, l'Erfft devant lui.

Il est désagréable que vous vous croyiez
forcé d'attendre, pour prendre un parti,
que les mouvements du Prince Ferdinand
soient plus décidés ; je ne doute pas, si
vous passez l'Erfst, comme vous le pouvez,
que vous n'obligeassiez Mons. le Prince
Ferdinand à repasser le Rhin sur les Ponts
qu'il a établis à Dusseldorf ; mais je
compte qu'il lui faut une journée pour
porter toute son Armée à la rive droite, et
qu'il lui en faut encore deux pour remon-
ter de Dusseldorf, sur la tête de votre
pont de Cologne, qu'il ne pourroit atta-
que le 3^{me} jour, et, qu'à peu de chose près,
vous pourriez faire la même diligence pour
vous trouver à la rive droite, surtout si
vous parvenez à faire un second Pont à

C 4 Cologne,

Cologne, ce qui ne vous sera pas difficile, en tirant ce qui vous manquera de Coblenz.

Seroit-il impossible, en derobant une marche à Monsieur le Prince Ferdinand, passant l'Erfft la nuit avec la plus grande diligence, de vous porter assez promptement sur son Armée, pour qu'il ne fût plus le maître de repasser le Rhin devant vous ? vous le combattriez avec toute l'avantage ; enfin on ne peut que s'en rapporter à votre prudence, à votre capacité, et à toute la volonté, que vous avez certainement, de porter quelque échec considérable, à l'Armée ennemie.

Je vois par l'état que vous m'envoyez de l'Armée Hanovrienne, que je suis d'accord avec vous pour le nombre de Bataillons et d'Escadrons ; vous ne les croyez certainement pas plus complets que moi, je sc̄ai qu'ils ont bien des malades, ils ont perdu sans doute à la journée du 23, joignez à cela les détachemens qu'ils ont ; l'on voit qu'il y a un Corps, quelque médiocre qu'il soit, à portée de Wesel ; ils en ont à leurs Ponts, à Munster ; tout cela cadre avec

avec une second Lettre que le Prince Ferdinand a ecrite au Roi d'Angleterre du 4 Juillet, par laquelle il lui demande encore un secours de Troupes Angloises ; il fait un détail de l'Etat de son Armée où il conclut, qu'il n'a au total que 35 à 36,000 hommes en état de combattre.

Nous scavons aussi que ce secours Anglois n'étoit point encore embarqué le 11, et qu'on ne comptoit pas qu'il pût être prêt à mettre à la voile avant le Lundi 17; ce secours ne doit être d'abord que de 3500 hommes d'infanterie, et de 15 escadrons ; les partisans du Roi de Prusse qui sont en grand nombre à Londres, veulent qu'on le porte jusqu'à 12000 hommes, mais cela n'est pas encore accordé, et tout le mois d'Août passera bien, avant qu'il en puisse être question.

A tout événement je viens d'envoyer les ordres pour que les 10,000 Saxons se mettent en marche pour Coblenz; je vous enverrai incessamment leur route, et l'époque de leur arrivé au dit Coblenz ; il sera question de voir dans ce temps là, c'est à-dire vers le 10 d'Août, s'il faudra qu'ils

qu'ils descendent pour vous joindre, ou s'il ne sera pas plus nécessaire de les porter sur Cassel pour renforcer M. de Soubise, dans le cas où M. le Prince Ferdinand auroit marché après avoir repassé le Rhin, avec toute son Armée contre lui, car en supposant qu'il laisse une simple Garnison dans Dusseldorf, et la rive droite du Rhin libre pour communiquer à Wesel, je prevois toujours, que vos mouvements ne seront jamais assez prompts, pour pouvoir suivre d'aussi près qu'il le faudroit M. le Prince Ferdinand, et faire diversion en faveur de M. de Soubise.

C'est à vous, Monsieur, à bien réfléchir sur le parti que vous aurez à prendre, ou de vous porter d'abord sur la Lippe, et donner une nouvelle forme à la Garnison de Wesel, ou de suivre M. le Prince Ferdinand par la route qu'il tiendra pour marcher dans la Hesse, ou si vous ne pensez pas qu'il faille reprendre plutôt que plus tard Dusseldorf; voyez, je vous prie, avec M. de Vallière et M. Silet, ce qu'ils estiment qui peut être nécessaire pour faire ce Siège, et d'où est ce qu'il faudra tirer toutes

toutes l'Artillerie et les Munitions ; y en auroit-il dans Cologne suffisamment ? et si une fois vous étiez le Maître de la rive droite, ne pourroit on pas tirer de Wefel tout ce qui manqueroit de Cologne ? ou si enfin il faut tirer tout cela ou d'Alsace, ou de Metz.

Je pense encore qu'au moyen du renfort des 10,000 Saxons, vous pourriez suivre et agir contre M. le Prince Ferdinand, et laisser seulement quelques Brigades d'infanterie pour suffire à la garde de la tranchée et aux travaux, que l'on ne peut pas faire faire par des pionniers ; il est certain que plutôt nous pourrons redevenir Maîtres de Dusseldorf, et mieux ce sera, si ce la se peut, sans compromettre M. de Soubise, qui aura pourtant 36,000 hommes, mais il n'a pas assez de Cavalerie. M. le Duc de Broglie m'a assuré qu'il y avoit un poste excellent à prendre auprès de Cassel, où 35,000 hommes, n'en craindroient pas 50,000 ; ce sont des vérifications ou des combinaisons à faire, qui meritent les plus grandes réflexions ; vous êtes plus capable que personne d'en faire de bonnes et de justes ; je ne doutés pas

pas que vous ne vous teniez en grande relation avec M. de Soubise ; il vous aura mandé qu'il est maître du Château de Marpurg, que les Heffois n'ont osé défendre ; je suis persuadé qu'il en sera de même de Cassel, d'où le Landgrave sera encore obligé une fois de s'enfuir.

J'ai mandé à M. de Soubise, que dès qu'il feroit arrivé à Cassel, il fût travailler sans relâche, le plus grande nombre de pionniers qu'il fera possible, pour raccommoder et mettre dans le meilleur état le grand chemin qui conduit de cette Capitale à Cologne ; il faut charger M. de Torcy de faire la même chose dans toute la partie du Chemin qui avoisine Cologne en allant vers Cassel jusqu'à la rencontre des autres ; et si comme je l'espere, il y a de la sureté, il faudroit charger quelqu' Aide-Maréchal des Logis, et autres personnes intelligentes, pour conduire ce travail ; car cette communication pourra devenir extrêmement utile, et peut-être même nécessaire.

Je pense tout haut avec vous, Monsieur ;
c'est le seul moyen d'arriver au bien que
nous

nous voulons également vous et moi ; je puis me tromper, et je soumets toutes les décisions à vos connoissances locales, aux circonstances qui changent d'un moment à l'autre. Le point que le Roi avoit le plus à cœur étoit de voir reprendre la su-
periorité à son Armée; vous venez de remplir parfaitement cet objet ; sa Majesté s'en repose sur vous, pour ne la plus per-
dre, et bien battre M. le Prince Ferdi-
nand, dès-que vous en aurez l'occasion.

J'ai fait grand plaisir à Madame la Dauphine, en lui lisant l'apostille de votre main sur M. le Comte de Luface, qu'elle aime tendrement ; vous ferez bien de ne negliger aucune occasion d'en parler ; la conduite que ce Prince a tenue pendant la derniere Campagne, fait juger que vous en serez bien content, surtout si les Saxons vous joignent ; car il ne manquera pas de se mettre à leur tête.

J'ai lu aussi au Roi ce que vous mandez sur M. le Prince de Condé, je ne manquerai pas de lui faire mention de votre at-
tention, la premiere fois que j'aurai l'hon-
neur de lui écrire.

J'ai

(30)

J'ai celui d'être avec le plus sincere at-
tachement, Monsieur, votre très humble
&c.

Le Mar. DUC DE BELLEISLE.

P. S.

Je crois devoir encore vous ajou-
ter, Monsieur, que dès que M. le
Prince Ferdinand aura été obligé de re-
passer le Rhin, soit par les mouvements
que vous ferez pour l'y obliger, soit par
l'impression que doit faire la marche de
l'Armée de M. de Soubise sur Cassel, il
ne faudra pas perdre un moment à rétablir
vos communications avec la Meuse ; vous
n'aurez plus besoin alors de deux Bataillons
Français dans Juliers, vous n'oublierez pas
que la Garnison de Gueldres manque de
tout, et qu'il faudra remettre une Garni-
son dans Ruremonde, nous pourrons y
renvoyer Mr. de Bouard avec les trois
mêmes Bataillons, qui y étoit ci devant
avec lui, afin de rétablir le plus prompte-
ment la communication de cette place
avec Wefel ; vous pourrez alors en retirer
le Bataillon de la Marche, qui étoit déjà
destiné

destiné pour votre Armée; de mon côté je donnerai des à présent les Ordres nécessaires à Givet, et dans nos autres places de la Meuse, pour faire redescendre, quand on le pourra, en toute sûreté, toutes les provisions & munitions de guerre et de bouche, dont vous pouvez avoir besoin; sur quoi vous aurez agréable de me faire envoyer des états circonstanciés, et le plus à l'avance qu'il sera possible, car, quand on a du temps devant soi, les choses s'en font beaucoup mieux, avec plus d'ordre, et avec plus d'oeconomie.

Le Mar. DE B.

Je joins ici, Monsieur, une Lettre du Roy pour M. le Comte de Noailles.

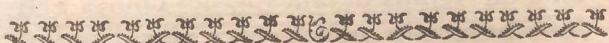
Une de Madame La Dauphine pour M. le Comte de Lusace.

Une de Madame de Pompadour pour vous, & une pour M. de Lutzelbourg.

J'en joins trois des miennes, que vous voudrez bien ordonner qu'on remette à M. de Guerchy,

Guerchy, de Chevert, et de Monteynard, et une 4^eme pour M. de Mortaigne, que je vous prie de lui faire passer à Bonn s'il y est encore, ou à l'adresse qu'il me mande vous avoir laissée.

Dans le moment Madame La Princesse de Condé m'envoie encore la Lettre ci jointe pour M. Le Prince de Condé.



A Versailles, le 26 Juillet 1758.

J'A Y reçû, Monsieur, près qu'à la fois les Lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire du 18. et celle que votre Courier m'a apporté du 20.

Vous me faites part dans la 1^{re}. de l'arrivée de M. le Chevalier de Castella, frere de celuy qui commande à Wezel. Je suis surpris, je vous l'avoüe, que M. le Prince Ferdinand ait consenti qu'il vous envoyat un Officier, qui ne peut que confirmer le Commandant de Wezel à rejeter toute proposition : Car M. le Prince Ferdinand

sent

fent bien votre superiorité, et qu' avec l'Armée de M. de Soubise de plus, il ne peut pas avoir là moindre lueur d' espe-
rance de prendre Wesel.

D' après tout ce que vous me faites l'honneur de me confirmer du caractere de M. de Castella, nous devons être fort tranquilles sur Wesel; et M. de Castella ne manquera pas de se conformer aux ordres que vous lui avez donnéz. Il est bon que vous ayez pû luy faire passer un peu d'argent. M. d'Affry vient de m'écrire qu'il pourroit trouver aussi le moyen d'en faire passer à Wesel quand on voudroit.

L'on cōmunicue à présent de Liege et de Ruremonde avec Gueldres; il eut été à desirer que l' on y eut l'aissé 150. ou 200. Chevaux, avec quelque Infanterie de Troupes legeres, ils auroient desolé l'Ennemi dans ses convois et communica-
tions. M. de Castris y a mis 60 Vo-
lontaires de Hainaut qui n'étoient point
à Minden; ils y ont deja fait deux expe-
ditions, et fait des prisonniers.

D

J' ap-

J' apprends aussi de Liege par M. Durand d'Aubigny, que, nonobstant tous ses soins, il n'avoit pû avoir de 400 Voi-
tures, de mille qu'on lui avoit promises.
M. de Besenwald, qui a succédé à M. de Castries, en a demandé dans les pays bas ;
tout cela a retardé, à mon grand regret,
le départ des 6000 sacs de farine, que
vous aviez fait demander pour être con-
duits à Juliers. Vous avez sans doute
pris en même tems toutes les mesures ne-
cessaires pour la sûreté de ce Convoi. J'ai
mandé à M. de Besenwald & d'Aubigny
de se conformer à vos ordres, soit pour
l'époque du départ, soit pour la route qu'il
y aura à tenir. Le Regiment de Dragons
de la Ferronaye auroit pû, en servant
d'escorte, vous joindre. Je ne suis point
en peine des premiers jours de marche en
quittant la Meuse ; mais en approchant
de Juliers il peut y avoir beaucoup de
danger, la droite de l'armée des ennemis
n'en étant pas infiniment éloignée : et
comme vous connoissez mieux que per-
sonne toute l'importance de ce Convoi,
vous aurez surely pris vos precautions
pour le faire arriver à bon port.

J'ai

J'ai envoyé à M. le C. de Clermont, pendant qu'il étoit encore à Wesel, une lettre de M. de Richelieu, qui fait le detail de ce qui s'étoit passé entre lui et M. le P. Ferdinand pour un cartel; il auroit dû naturellement vous laisser tous ses papiers; au surplus ils ne vous feront d'aucune utilité; il faudroit en revenir au cartel de 1743; c'est ce qu'il faut proposer à M. le Prince Ferdinand; mais je doute, qu'il y consente, parce qu'ils ont beaucoup de prisonniers à nous, et que nous en avons fort peu des leurs; il n'y a toujours point de mal de le tenter, à l'occasion du rendez-vous, dont vous venez de convenir pour Aix la Chappelle.

Je vois que M. de Peyre fait descendre, par vos ordres, une grande quantité de farines de Coblenz à Cologne, que vous comptez faire réverser sur Juliers. Les 4 ponts que vous faites réparer sur l'Erfst, faciliteront ces convoys, et vous mettront en état de vous porter plus diligemment sur M. le Prince Ferdinand, lorsque ce Prince fera quelques mouvements soit pour repasser le Rhin à Dusseldorf, soit pour descendre cette rivière. Vous me faites

un grand plaisir de m'apprendre, qu'au cas que vous passassiez le Rhin à Cologne, pour suivre l'ennemi, qui l'auroit passé à Dusseldorf, le Sr. de Peyre vous promet, que le pain ne vous manquera pas, par cette route ; c'est ce qui me paroissoit bien difficile, et cependant d'une grande importance par rapport à M. de Soubise, qui, comme vous savez, est présentement à Cassel. Il va s'occuper les premiers jours à s'approvisionner pour être ensuite en état d'agir, soit en se portant sur la Lippe ou ailleurs, suivant le parti qu'aura pris M. le Prince Ferdinand, et les combinaisons que vous aurez faites pour concerter vos mouvements ; tout depend d'être bien averti, & de calculer en conséquence. Nous n'avons encore aucune nouvelle du départ des Anglois. Surement il ne doit y avoir que 15 escadrons. Nos avis varient beaucoup sur le nombre de l'infanterie ; les plus forts les portent à 5500 ; mais tout cela ne peut pas joindre avant le 15, ou le 20, d'Août ; & les Saxons seront à Coblenz et Andernach, la tête le 6, & l'arrière garde le 18.

A l'egard des troupes Palatines il me
2 paroit,

paroît que vous en êtes content ; il est sûr que Monsieur de Baden, qui est, je crois, celui qui les commande, pense bien differemment de M. d'Isselbach ; je suis persuadé, que vous en ferez content. C'est toujours bien fait d'avoir pris la precaution de les placer au centre, et de les partager dans vous deux lignes. Je suis persuadé, que M. de la Roche, qui est à Juliers, se conduira tout differemment, si le cas y echeoit ; mais j'espere bien qu'il n'arrivera pas. M. de St. Simon, que vous avez envoyé pour y commander, sera bien aussi capable, pour le moins, que M. de Bergeyck.

J'ai trouvé dans votre lettre vos reponses aux nottes des M. du Conseil ; elles repondent parfaitement à toutes les demandes. Je vous avois prevenu qu'il y en avoit beaucoup, qui n'étoient pas faites par des gens de guerre. La position que vous avez prise, & les ordres que vous avez donné pour approvisionner Juliers, repondent à toutes celles qui étoient essentielles.

S'il est vrai que M. le Prince Ferdinand

D 3 ait

ait renvoyé ses gros baggages à Meurs, ce seroit une marque qu'il voudroit descendre ses ponts plus bas, et se porter plutôt sur la Lippe. L'arrivée de M. de Soubise à Cassel, doit bientôt le decider à prendre un parti.

Je crois bien tout comme vous, Monsieur, que ce qui a été mandé à M. l'Abbé de Bernis du peu de precautions que l'on prenoit pour entrer et sortir de notre camp, est un peu exageré ; mais il y en a encore beaucoup trop, et je ne suis pas en peine que vous n'y aportiez bientôt le remede, ainsi qu'à bien d'autres desordres de toutes especes. Je vais écrire une grande lettre à M. Gayot sur l'article des depenses ; elles sont insoutenables ; et comme je passe ma vie à demander de l'argent à M. le Cont. General, qui ne peut pas m'en donner, il faut du moins que nous tâchions, et je vous prie instamment, Monsieur de m'y aider de diminuer, même de retrancher toutes celles qui sont superfluës, et oeconomiser sur celles qui sont indispensables ; par exemple, je vois que l'on donne du fourrage sec au quartier general, officiers généraux etat major, &c. C'est ce que je n'ai encore jamais

jamais vu, quand on est en pleine Campagne & que l'on fourage. J'ai vu, quand je commandois l'armée, qu'on me donnoit du fourrage pour mes chevaux de monture, encore pas toujours, et que mes mulets & autres chevaux de l'équipage alloient fourager. Il y a encore un article de l'hôpital ambulant, qui me paroit exorbitant.

Je vous prie encore une fois, Monsieur, aidez moi, ainsi que M. Gayot, pour oeconomiser, sans quoi nous manquerons d'argent pour les articles les plus essentiels.

J'apprends dans ce moment, par une lettre de M. de Besenwald, qu'il avoit reçu vos ordres en détail pour la sûreté de votre convoi de farine, et qu'il comptoit l'exécuter, comme il vous en a rendu compte. Je n'en dis pas d'avantage. Je suppose que vous profitez de cette occasion pour faire venir le Régiment de la Ferronaye à votre armée.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Le Mar. Duc DE BELLEISLE.

D 4

A Ver-



A Versailles, le 20 Août 1758.

J'AI reçu ce matin, Monsieur, par votre courrier, la Lettre dont vous m'avez honoré du 17, et je n'ai reçu que quelques heures après celle du 16, qui étoit venue par le courrier de Monsieur le Comte de Luface, parce que M. de Fontenay, Ministre du Roi de Pologne à qui il l'avoit confiée, ne me l'a apportée qu'après que j'avois lu au Roi celle de votre courrier, et que sa Majesté a fait chercher par tout M. de Fontenay pour avoir l'autre ; je vois que le Rhin avoit continué de vous contrairer, mais que cependant les eaux commençoient à laisser, et qu'enfin toute votre Armée auroit achevé de passer le 18.

Il y a lieu de croire, puisque M. le Prince Ferdinand étoit encore à Boicholt, que de son côté il éprouve aussi des empêchemens ; nous avons des Nouvelles de Hollande, qui disent que les Anglois n'avoient

n'avoient achevé d'être débarqués à Embden que le 12, auquel cas j'espére qu'il ne fera guères en etat de marcher plutôt que vous, et je pense de même qu'il se portera plutôt sur Munster et le bas Wefer, que sur la Lippe.

Le Roi a lui lui-même, comme il fait toujours, votre Lettre du 16. l'explication très-claire que vous me donnez, de la marche que vous avez faite pour vous porter de Gladebach par Budgen, et S.M. l'a trouvée très-intelligible et très-raisonnable.

Vous avez grande raison de vouloir avoir deux ponts à Wesel et un à Dusseldorf, dès que les eaux se feront retirées, et vous le permettront; vous ne scauriez trop tôt faire faire l'état général de tous les Batteaux que vous pourrez faire rassembler de toutes parts, 1^o. pour conserver tout ce qui vous est nécessaire pour vos trois ponts, et faire en suite remonter tout le reste à Coblenze, pour que j'en puisse faire usage pour vous faire descendre des fourages; j'en fais rassembler de toutes parts dans toutes les Provinces qui avoisinent le Rhin, la Meuse, la Moselle,

la

la Saare, et la Sambre ; je crains de manquer de Batteaux, et qu'il faudra leur faire faire plusieurs voyages, pour porter dans les lieux dont nous conviendrons, toutes les quantités dont je prévois que nous aurons besoin, quelque emplacement que nous puissions prendre pour le quartier d'hiver des Troupes, article dont je suis extrêmement occupé, et que je ne traiterai avec vous qu' après avoir répondu au mémoire que vous venez de m'adresser, sur le plan d'opérations que vous jugez que votre Armée et celle de M. de Soubise peuvent faire pendant le reste de cette Campagne.

Vous avez vu, Monsieur, par ma précédente quelles sont les intentions du Roi par rapport à Dusseldorf, je ne répéterai point en détail ce que je vous en ai mandé ; l'intention du Roi est toujours la même, 1^o. il ne doit y avoir dans Dusseldorf aucune troupe Palatine, qu'environ 100 ou 150 hommes au plus, pour la garde interieure du Palais de l'Electeur ; M. de Bergeyck partira demain pour s'y rendre ; je lui ai donné les mêmes instructions de bouche et fort en détail ; mais comme il lui faut un ordre et

in-

instruction par écrit, c'est au Général de l'Armée du Roi à la lui donner, en conséquence de ce que je vous ai mandé des intentions de S. M; et je suis fort aise de voir que de vous même vous m'ayez déjà prévenu, en défendant de ne point laisser entrer de Troupes Palatines dans Dusseldorf.

Quant à M. d'Isselbach, ce n'est pas encore assez de ne lui accorder aucun commandement, il faut s'il vient à Dusseldorf lui signifier bien nettement qu'il ne peut et ne doit rester que comme un simple particulier, sans se mêler absolument de quoique ce soit qui puisse avoir le moindre rapport à la partie Militaire, ni à la Police intérieure; s'il est Membre de la Régence, à la bonne heure; mais il ne doit se mêler que du Gouvernement civil, de l'administration de la justice, des finances, &c. M. l'Abbé de Bernis a écrit en conformité à M. de Zuckmantel, qui le déclarera aux Ministres de l'Électeur Palatin.

La Lettre de M. le Prince d'Issembourg du 31. Juillet, écrite à M. le Prince Ferdinand, nous confirme que le Corps qu'il commande n'est par bien redoutable,
et

et qu'il n'y a ni magasins ni approvisionnement à Lipstat, non plus qu'à Hame-len ; vous aurez sans doute envoyé à M. de Soubise une pareille copie de la Lettre de M. d'Issembourg.

J'ai reçu l'état des couvertures qui se trouvent dans Wesel ; j'attendrai que M. Gayot d'une part, et M. de Cornillon de l'autre, aient constaté tous les états tant des couvertures que des gilets, afin que je puise en conséquence prendre les mesures nécessaires pour faire faire les suppléments.

A l'égard du Mémoire que vous a remis M. de Vallière, concernant l'Artillerie et Munitions de Guerre qui se sont trouvées dans Dusseldorf, dont vous m'avez envoyé copie, elle est encore si informe que j'attendrai des états plus détaillés et plus circonstanciés, après qu'on aura retiré de l'eau, les batteaux dans lesquels on croit que l'Artillerie du Roi a été chargée, pour pouvoir asséoir un jugement ; il s'en trouvera peut-être encore ailleurs ; il y a des lettres de Cologne qui l'annoncent.

Je

Je suis bien aise que M. de Bouard ait été vous trouver, pour régler avec lui et M. Filet ce qu'il est nécessaire de faire à Ruremonde, pour mettre cette ville à l'abri d'un coup de main ; il faudra également mettre Gueldres en état, et songer aussi àachever tout ce qui manque à Wesel à tout événement.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Le Mar. Duc DE BELLEISLE.



A Paris le 26 7bre 1758.

JE ne vous ai point fait mention hier, Monsieur le Maréchal, du mémoire qui étoit joint à votre lettre du 20. sur la position actuelle des Armées Hanovrienne & du bas Rhin, parceque après en avoir fait la lecture au Conseil, et la matière amplement discutée, M. le Marshal d'Etréaù qui connoît beaucoup mieux le pays et le local dont il y est question, fut chargée de rédiger le mémoire, qu'il

m'ap-

m'apporta hier au soir, et que je joins ici ; vous y verrez qu'il est presque d'accord avec vous sur plusieurs points principaux, et ce qu'il pense qu'il est indispensable de faire, si les circonstances ne vous mettent pas en état de faire mieux.

Sçavoir, qu'il faut, à quelque prix que ce soit, consommer toutes les subsistances de la haute Lippe, des environs de Paderborn, et du pays intermédiaire entre la Lippe, Paderborn, et Warsbourg ; ce sera autant de subsistances prises sur l'Ennemi d'ici à la fin d' 8^{bre}, et vous détruirez tout ce que vous n'aurez pas pu consommer, pour faire un desert de toute la Westphalie depuis Lipstat et Munster jusqu'au Rhin d'une part, et de l'autre depuis la haute Lippe et Paderborn jusqu'à Cassel, afin que les Ennemis se trouvent dans l'impossibilité de se porter sur le Rhin et sur la basse Roër pour ce qui vous concerne ; et qu'à l'égard de M. de Soubise ils ne puissent pas occuper Cassel, encore moins se porter sur Marbourg, ni sur les quartiers qu'il occupera le long de la Lohn, ni sur ceux que vous occuperez depuis le bas de la rive gauche de la Roër à la rive droite du Rhin jusqu'à Dusseldorf et à Cologne.

J'en

J'en étois-là lorsque j'ai reçu votre dépêche du 22 ; j'y vois par les copies des deux lettres que vous avez écrites le même jour à M. le Prince de Soubise, que vous projettiez, de vous-même, une partie de ce que propose M. le Marshal d'Etrées, depuis que vous avez appris que M. le Général Oberg étoit encore près de Paderborn, et que M. le Prince Ferdinand avoit encore poussé quatre Bataillons et six Escadrons par Munster, dirigeant leur marche sur Warendorff, que vous aviez déjà commencé à pousser à Werle le corps des Saxones et celui aux ordres de M. de Fitzjames à Unna, et M. de Beauffremont à Dortmund.

Je vois aussi qu'outre les 22 Bataillons et 36 Escadrons, allongés sur le chemin de Soest, et que sur les premières nouvelles vous y porterez la tête de ces troupes, et qu'apprenant que M. de Soubise s'étoit retiré à Gottingen, et n'ayant plus d'inquiétude pour sa retraite, vous alliez présent vous occuper du soin d'obliger M. le Prince Ferdinand à abandonner sa position.

J'ai

J'ai été vrai, je vous l'avoue, Monsieur le Maréchal, de vous voir dans cette détermination, par toutes les raisons que je vous ai expliquées dans mes précédentes.

Je vous répondrai plus cathégoriquement et un peu plus en détail, dans quelques jours, sur le dernier plan des quartiers d'hyver que vous m'avez envoyé.

En général nous pensons a peu près de même, hors que j'ai toujours insisté pour occuper des quartiers entre la rive gauche de la basse Roër, et la rive droite du Rhin jusqu'à Dusseldorf et Cologne ; j'ai vu par votre dernière lettre que vous me paroissiez vous arranger en conséquence ; je serai bien aise lorsque vous en aurez fait faire le projet par M. de Monteynard, que vous me le communiquiez ; je compte que cette occupation mettra tout le reste de vos quartiers en plus grande tranquillité, d'iminiuera votre consommation de fourages à la rive gauche, et vous en procurera, que les troupes légères tireront en avant de la Montagne ; je traiterai encore cet article de fourages avec M. Gayot qui vous en rendra

rendra compte ; cet article est celui qui m'inquiète et m'occupe le plus ; je vous prie d'y donner la plus sérieuse attention, en mettant toutes sortes de moyens en oeuvre.

Je vois encore que vous pensez tout comme moi, et vous me décidez entièrement sur M. de la Morlière ; Je vous avoue, Monsieur le Maréchal, que je suis en colere de voir que personne ne veuille concourir sérieusement au rétablissement de la discipline, et aider le Ministère et le Général, en dénonçant ceux qui font le desordre ; car il est certain que vous et moi ne pouvons pas tout voir par nous mêmes ; il faut espérer qu'en tenant bon nous en viendrons à bout.

Il n'y a pas à hésiter à faire la punition la plus sévère contre l'officier du régiment de Rochefort qui a forcé la sentinelle, et a frapé le sergent de garde ; la sentinelle auroit-très bien fait de lui casser un bras ou une jambe ; il faut suivre la rigueur des ordonnances ; il est heureux que cela tombe sur un mauvais sujet.

E

Je

[50]

Je commence à croire que nos 4 pièces de 24 de Dusseldorf, ont été amenées ainsi que nos mortiers.

Je vais remettre à M. l'Abbé de Bernis, la lettre chiffrée pour Milord Holderneffe, pour voir ce que l'on en pourra tirer.

M. le Général Fôrmer a écrit à tous les Ministres de l'Imperatrice de Russie dans les cours de l'Europe, une lettre semblable à celle que vous a montré M. le Prince d'Holgorouki.

J'ai l'honneur d'être avec le plus sincère et le plus inviolable attachement, Monsieur le Maréchal, votre très - humble et très - obéissant serviteur,

Le Mar. Duc DE BELLEISLE.

A Ver-





A Versailles, le 5 Octobre 1758.

C'EST moi-même qui réponds, Monsieur le Maréchal, aux deux lettres dont vous m'avez honoré du 29 et du 30 Septembre. Je suis absolument sans fièvre; l'humeur d'érysipèle se desséche, et j'ai un œil déjà absolument libre; ainsi j'espère qu'en continuant encore le régime austère que j'observe, dans peu de jours je n'aurai plus que des forces à reprendre.

Vous étiez enfin instruit positivement de l'arrivée du Général Oberg vis-à-vis Cassel, et vous aviez dirigé M. de Chévert, et tout ce qui est à ses ordres, sur Warbourg, où il devoit arriver le 4. Si M. d'Oberg n'a pas quitté sa position au plus tard le premier d'Octobre, il aura bien de

E 2

la

la peine à s'en retirer sain et sauf ; je commence à l'espérer, car nous voila au 5, et M. de Soubise m'a mandé du 29, qu'il ne m'enverroit point de Courrier qu'il n'y eût quelque chose de nouveau; je pourrais actuellement avoir des lettres de lui du 2 au matin ; les nouvelles vont devenir intéressantes.

J'ai vu avec la plus grande satisfaction le succès de la commission dont vous avez chargé M. de St. Pern, et qu'il s'en est acquitté avec toute l'intelligence, la prévoyance, et le secret possibles; et a été parfaitement secondé par M. le Comte de Broglie, qui commandoit son avant-garde, avec M. du Châtelet et de Blot. Cette avanture est cent fois plus désagrémentable pour M. le Prince Ferdinand, et notamment pour M. le Prince de Holstein, que s'ils avoient perdu le double et le triple sans perdre leur Camp, ce qui est toujours fort humiliant.

Je comprehens que tout le monde est content, et c'est ce qui arrive toujours dans les affaires bien conduites, où chacun remplit bien son devoir ; si à la suite de cet

Cet événement, vous parvenez à couper la retraite de M. d'Oberg, en total ou en partie, vous aurez bien rempli les vues du Roi, et vous vous trouveriez en état de parvenir à notre principal objet, qui est de consommer ou détruire toutes les subfistances de la rive gauche du Weser, de l'Eveché de Paderborn, du haut de la Lippe, et de l'Ems; car c'est également détruire le pays que d'obliger l'ennemi à le manger; il est d'autant plus nécessaire de faire un desert de toute la Westphalie, que nous sommes informés de très-bonne part, que le projet du Roi de Prusse, adopté par le Roi d'Angleterre, est de faire la guerre la plus grande partie de l'hyver, comme le moyen le plus assuré de nous faire le plus grand mal; ils font actuellement travailler à Hambourg, et dans toutes les grandes villes, à des gilets, à des bottines, des gands, des bonnets, et des calottes, pour leurs troupes; mais si avec toutes ces précautions il faut qu'ils portent du fourrage du bas du Weser par charrois, pour venir attaquer nos quartiers sur le bas de la Roë et sur le Rhin, ils seront dans

l'impossibilité d'y parvenir, par les transports impraticables dans cette saison, à une aussi grande distance ; il ne leur resteroit donc que le bas du Rhin, en se servant encore des canaux, et du territoire de la Hollande ; c'est à quoi je ne doute pas que vous n'apportiez des obstacles, et ne preniez toutes les précautions nécessaires.

Seroit-il impossible de mettre Rées et Emmerick en assez bon état de défense, pour pouvoir les garder assez en force l'hyver, pour n'avoir rien à y craindre ; je n'ai trouvé personne ici qui connoisse ces deux petites villes ; l'on m'a assuré qu'en faisant faire une bonne redoute avec du Canon, immédiatement sur le bord de la limite du territoire Hollandois, il seroit impossible que l'ennemi pût tenter aucun passage dans cette partie, qui est la seule en même temps par où il pourroit tirer des fourages et autres approvisionnemens.

J'ai vu dans votre dernier plan de quartiers d'hyver, Duytsbourg, Kayserswerth, Duytz ;

Duytz; et sans doute que vous avez donné ordre d'avance, pour les faire mettre en bon état de défense; comptez-vous maintenir un pont permanent à Cologne? Je crois que si cela se peut il n'en sera que mieux. Je n'ai point vu dans l'état de vos quartiers Neuwiedt et Lins, qui suivant des plans que j'en ai vu, ne peuvent être pris qu'avec du gros cannon, quand il y aura des garnisons suffisantes; il y a encore d'autres postes à la rive droite en remontant jusqu'à Coblenz; l'occupation de toute cette partie, doit vous procurer beaucoup plus de fourrage que l'on ne croit; il n'y a jamais eu de troupes, et en prenant tout ce qui y est, avec ordre, et donnant des reçus, comme je l'ai expliqué, ce sera un grand secours, sans avoir besoin d'argent à la main; l'Electeur de Trèves, que j'ai déjà prévenu sur la nécessité où nous étions de tenir les deux rives du haut Rhin, s'y prêtera de très-bonne grace, il exigera quelques formalités de plus, par rapport à la ville de Coblenz, qui est celle de sa résidence; mais

E 4

il

il finira par faire tout ce que le Roi voudra.

Je vous enverrai par le premier Courier, les additions que je vous propose pour quelques parties des quartiers des troupes, comme, par exemple, de mettre dans le pays de Liége une 20^e d'escadrons ; je suis assuré qu'il y a de quoi les y nourrir six mois, et au de là ; je pense aussi qu'on peut mettre dix ou douze Bataillons dans Cologne, qui y feront très au large, et près de leurs réparation, et c'est un corps d'infanterie porté depuis Cologne jusqu'à Wesel, avec Dusseldorf au centre, où il peut fort bien tenir aussi huit ou dix Bataillons ; voyez combien peu de temps il faudroit pour porter 50 Bataillons au point où se feroit dirigé l'ennemi ; et comment pourroit il y arriver et s'y tenir ensemble ? Je vous fais part de toutes mes idées, que je soumets entierement à votre décision, voyant les choses de beaucoup plus près.

Je suis bien aise que Monsieur le Prince Ferdinand ait accepté Emmerick, et qu'en vous

vous envoyant son passeport pour M. de la Salle, il vous ait mandé que le Sieur Greifback s'y rendroit de même; j'espère que les 100 mille écus que M. de la Salle portera, pour payer à compte de ce qui est dû à la Chancellerie d' Hanovre, satisferont, et que le surplus de ce qui reste dû, n'empêchera point la consommation du cartel; si contre mon attente le Sr. de la Salle s'appercevoit du contraire, faites le moi sçavoir, je vous prie, sur le champ, je ne laissois pas M. de Boul-longne en repos, qu'il ne m'eût fait remettre cette somme, et vous pouvez autoriser M. de la Salle à en prendre l'engagement bien formel, s'il voit que cela soit absolument nécessaire; car par préférence à tout, il faut tacher de consumer ce cartel, qui doit nous procurer le retour de huit à dix mille vieux soldats.

Vous me ferez plaisir de m'envoyer le plutôt que vous le pourrez, la liste et l'état des régimens que vous croyez devoir renvoyer en France, à cause de leur foibleſſe,
pour

pour que je puisse le plutôt, et avant l'hyver, faire avancer dans notre Flandre, des régimens que nous avons ici en meilleur état, pour qu'ils puissent dès-la fin d'Avril, se porter où vous le jugerez le plus convenable, et y être à temps sans être fatigués. Vous ne doutez pas de toute l'envie que j'ai de vous procurer M. votre Fils et M. votre Neveu, et j'en ai déjà été occupé ; mais la nouvelle enterprise dont les Anglois nous menacent encoré, m'a forcé de retenir sur nos côtes, toutes les troupes ; tous les ordres étoient déjà expédiés ; j'ai été obligé de dépecher des courriers en Normandie, Bretagne, Poitou, et Aunis, pour rapprocher toute la côte ; comment pourrois-je, dans l'hyver, faire revenir des régimens des parties les plus occidentales, pour aller rejoindre l'Armée ? ces régimens arriveroient détruits et ruinés, d'autant qu'ils ont eu, et ont encore, beaucoup de malades.

Je crois, Monsieur le Maréchal, que vous rendez un grand service à l'état, en excitant bien sérieusement M. M. les Colonels

lonels à faire faire des recrues ; je ne dis pas qu'ils n'auront point de milices absolument ; mais je dis que ceux qui par leur négligence n' auront par fait les recrues possibles, paieront les miliciens, que le Roi leur donnera pour les compléter, le double de ce qu'il leur en auroit couté, s'ils avoient travaillé ; et on proportionnera le prix à la paresse ou négligence des Capitaines ; ce qui vous paroîtra, je crois, très-juste.

A l'égard des troupes légères, je vois avec plaisir que vous pensez tout comme moi, qu'il faut absolument qu'elles passent l'hyver à la rive droite du Rhin, et occupent la tête de tous nos quartiers ; je sc̄ais bien que comme ces troupes ont beaucoup plus fatigué que les autres, elles doivent avoir besoin de secours et d'un traitement particulier ; il est juste que le Roi entre dans la dépense, que les pertes qu'ils font toute la campagne, exigent au double et au triple ; mais il faudroit aussi que les chefs de ces troupes, eussent une attention suivie de se recruter et de se remonter pendant les douze mois de l'année ; qu'il fût constate par une revue bien exacte, faite le dernier de chaque mois, combien
chaque

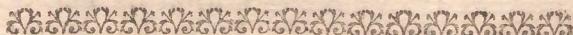
chaque compagnie a perdu, pourquoi,
et comment ; pareil état de ce que chaque
Capitaine auroit fait d'hommes de re-
crues, ou acheté de chevaux, pendant le dit
mois ; que l'inspecteur suivît tout ce de-
tail avec grande attention, et que sur le
Compte qu'il en rendroit, il y eût un traite-
ment graduel et proportionné qui fût ex-
actement payé. Comme il faut partir
d'où nous sommes, commençons à consta-
ter l'état réel et effectif ; faites vous rendre
compte particulièrement de tout ce qui
concerne cet article ; et faites vous même
un arrangement, tel que vous le jugerez
convenable, pour qu'on travaille dès à pré-
sent efficacement ; vous aurez agréable de
m'envoyer votre plan, et je vous promets
d'y donner de mon coté, une attention
toute particulière ; je sc̄ais combien les
troupes légères sont nécessaires pendant
la Campagne ; elles le sont encore plus, si
cela se peut, pendant l'hyver, surtout cette
année, que l'on veut que les troupes se
reposent ; il est donc également juste
et nécessaire de leur en fournir les
moyens, et que les officiers puissent
être raisonnablement contens de leur
traitement et de leur état, sans quoi

la

la besogne ne peut pas bien aller, ni le Roi être bien servi ; c'est dans cet esprit que je rejette bien loin, la proposition que faisoit M. de Chabo, de mettre la Légion Royale en seconde ou troisième ligne, et demande en même temps un congé pour lui ; je lui mande que quand on fait le métier auquel il s'est voué lui-même, il faut renoncer à tout congé et à toute autre affaire, tant que durera la Guerre ; il fera son chemin beaucoup plus vite, et cela sera juste.

J'ai l'honneur d'être avec l'attachement le plus sincère et le plus inviolable, Monsieur le Maréchal, votre très-humble et très-obéissant serviteur,

L. Mar. Duc DE BELLEISLE.



A Paris, le 13 Octobre 1758.

J E repons, Monsieur le Maréchal, à la lettre dont vous m'avez honoré du 9. toujours bien sensible à l'inquiétude

ous

où vous êtes encore sur ma santé. Vous aurez vu par une de mes precedentes, qu'il ne me restoit plus que beaucoup de foiblesse, il me faudroit du repos, et c'est ce qu'il m'est impossible de prendre ; la saison n'est pas favorable pour les personnes de mon age, je me menage d'ailleurs en tout ce qui peut dependre de moy.

Il paroît par ce que vous me dites des mouvemens de M. le Prince Ferdinand, qu'il ne se presse pas beaucoup.

A l'egard de M. de Soubise, il aura vraisemblablement passé la Fulde le 9. conjointement avec M. de Chevert ; mais je ne crois pas que les ennemis les y attendent. Reste à savoir le parti que vous jugerez le plus convenable à prendre, que vous seul pouvez combiner avec vos moyens 1^o. Vous êtes instruit de tous les motifs politiques. 2^o. De la situation actuelle des armées de tous nos alliés. 3^o. De la nécessité de consommer ou detruire, le plus qu'il sera possible, toutes les subsistances, et surtout les fourages qu'il y a entre le Weser et le Rhin d'une part, et de l'autre entre la Lippe, l'Evêché de Paderborn,

Paderborn, la Dymel, la Fulde, et la Verra, pour faire *un desert de la Westphalie et de la Hesse*, et que l'ennemi ne puisse point, cet hyver, se porter en force ni sur le Rhin, ni sur la Lohn, et que nos troupes puissent passer l'hyver tranquilles dans leurs quartiers ; car comme il est bien decidé que nous ne pouvons point faire d'establissement plus avant dans l'Allemagne pour cette année, nôtre principal objet doit être le plus prompt retablissement de nos troupes, pour pouvoir mieux faire la guerre l'année prochaine, et entrer en campange de très bonne heure. Ce ne sera pas peu que de parvenir avec bien des soins, de la suite, et de l'oeconomie, de trouver de quoi nourrir tous nos chevaux de toutes especes, jusqu' au mois de Juin.

M. de Cremille me communiquera les reponses que vous luy faites sur les equipages des vivres, et les chevaux que vous jugerez convenable de conserver pendant l'hyver, ainsi que pour ceux de l'artillerie ; vous vous reduisez aparemment au simple necessaire, afin que les autres aillent s'établir le plus à portée, qui sera aparem-

aparement la Flandre pour ceux de votre armée, et la basse Alsace pour ceux de l'armée de M. de Soubise. La diminution que nous allons faire, du nombre d'officiers généraux, et de l'état major, fera encore une grande diminution de consommation ; car le Roy ne nourrira point les équipages de tous ceux qui ne seront point employés l'hiver. Vous me demandez, Monsieur le Maréchal, si l'on ferait livrer la viande au soldat au delà du 1^{er}. Novembre ; il n'est par douteux qu'il ne faille continuer la viande aux troupes, jusqu'au jour qu'elles entreront dans leurs quartiers pour l'hiver, après quoi elles vivront en la manière ordinaire, au moyen de leur solde. Il n'y a pas d'exemple que le Roy ait jamais fait de traitement extraordinaire à ses troupes à ses dépens ; ce n'a jamais été que proportionnément à ce que l'on a pu tirer des pays conquis, ou ennemis, auxquels on impose des contributions ; ce que nous en tirerons cette année, sera si médiocre, qu'à peine pourra-t-il suffire pour procurer quelque chose à Mess. les Officiers Généraux, et pour les troupes légères, qui sont dans un cas tout particulier, et ont besoin d'un secours extraordinaire, d'autant

autant plus nécessaire, qu'elles ont infinité plus fatigué, plus perdu, et plus usé que les autres, et qu'au lieu de se reposer, elles continueront de fatiguer beaucoup, et de perdre encore. Il faudra bien aussi donner, à titre de gratification, aux régimens qui se trouveront dans des quartiers plus exposés, et plus fatigués à la rive droite du Rhin. Je n'espere pas que tout ce que nous pourrons tirer de l'ennemi, puisse nous procurer beaucoup au delà de tout ce qu'il nous faudra pour les articles cy dessus ; je sens que cela est très-facheux, mais comme dit le proverbe, là où il n'y a rien, le Roy perd ses droits ; et dans le fond, les Régimens qui seront dans des villes entre le Rhin et la Meuse, et dans de grosses places, telles que Wesel, Cologne, Dusseldorf, seront tout aussi bien que dans nos villes frontières. S'il avoit été possible de rassembler une somme suffisante, ce seroit le soldat auquel j'aurois donné la préférence ; tout ce que je pourrai faire, sera de leur continuer le Ris, ce qui avec l'augmentation des 4 onces de pain, ne laisse pas d'être un véritable secours.

F

Je vais

Je vais vous evoyer les 2. lettres de service que vous demandez pour Mess. les Ch. de St. Simon et de Lents. Je vais attendre l'état definitif du nombre et des noms des Officiers Generaux que vous proposez à employer pendant l'hyver. J'ay traité cette matiere si amplement avec vous, que je crois n'avoir rien de plus à y ajouter. Faites je vous prie, bien attention de proposer pour les aydes de l'etat major, les sujets que vous croyez absolument les meilleurs, car comme il n'y aura à ajouter pour la Campagne que le peu que je vous ai mandé, si par complaisance, par recommendation, ou autrement, vous en conserviez apresent de mediocres pour l'hyver, vous seriez embarrassé à l'ouverture de la Campagne prochaine, pour les renvoyer, et en mettre d'autres à leur place ; il y auroit même une sorte d'injustice et de dureté, au lieu qu'apresent vous étes absolument libre.

Il faut esperer que la fievre qu'a M. de Valliere, n'aura point de suite. Ayez agréable de donner vos ordres pour faire remonter à Mayence, & de là en Alsace par le Rhin, toutes les pieces de Canon, qui ont

Sont été repêchées dans le Rhin, près de Düsseldorf, puisqu' elles sont hors de service.

J'ai traité à fond la matière des vivres avec le Sr. de Bourgade ; car quoique vous m'ayez mandé, qu'à commencer du 1. Novembre, vous tireriez votre pain de Dusseldorf, comme j'en connois la difficulté, tant par l'éloignement, que par la quantité de mauvais chemins, et la nécessité des escortes, surtout l'ennemi tenant Lipstadt, j'ai demandé à Bourgade de tacher d'y supléer, en poussant des farines de Mayence et du Meyn sur Marbourg, et de là à Cassel et Paderborn ; ce grand chemin est praticable en tout tems, et exigera bien moins de précaution pour la sûreté. Bourgade m'y paroît embarrassé à cause du peu de délai qu'il y a d'ici au 1 Novembre, et de l'éloignement des transports. Je crois que l'on pourroit trouver des blés, peut être même des farines, en quantité suffisante, soit dans la Hesse, dans l'Evêché de Paderborn, même dans le Comté de la Marck, et surtout dans la Principauté de Waldeck, où l'on m'assure qu'il y a beaucoup de foin et de paille. Je fais bien que toute cette Principauté est neutre, mais quoij-

F 2 que

que le Prince de Waldeck le paroisse extérieurement, il est l'un des plus mal intentionnés, et merite fort peu d'être menagé ; vous ne devez donc pas balancer à faire prendre chez lui tout ce qui y sera, en faisant tout avec ordre, donnant des reçus, & faisant observer d'ailleurs la plus exacte discipline ; tout ce que vous laisserez de subsistance dans son pays, sera pour les Ennemis, qui s'en aideront pour se porter sur la Lohn, et sur les quartiers que vous ferez occuper sur la Rive gauche de la Roë ; c'est donc une precaution d'en tout enlever, devenue en quelque maniere indispensable.

Je crois vous avoir fait part de la precaution que l'on m'avoit faite, de faire occuper Rees et Emmerick, en y établissant un pont sur le Rhin ; mais je crois que cette idée ne peut être bonne, qu'autant que ces postes peuvent être mis en état de soutenir un siège ; sans quoi il y auroit plus de danger de les occuper, que de les laisser. C'est à vous seul, Monsieur le Maréchal, à en décider.

J'ai l'honneur d'être, &c.
Le Mar. DUC DE BELLEISLE.

A Fontainebleau, le 16 Octobre,
1758.

JE reponds, Monsieur le Maréchal, à la Lettre dont vous m'avez honoré du 11. vous ignoriez encore ce qui s'étoit passé le 10. au delà de la Foulde. Il s'agit de voir à présent le parti que vous aurez jugé le plus convenable à prendre, pour parvenir le plus sûrement et le plus promptement à notre but, qui doit être de manger, enlever, ou detruire, tous les fourages et subsistances des pays que nous ne pouvons pas occuper, afin que l'ennemi ne puisse point avoir de moyens pour marcher assez en force sur nos quartiers, quand nous serons établis. Il est bien certain que nous ne pouvons point faire de conquête, ni d'établissement entre le Rhin et le Weser ; il en est, je crois, de même de Cassel. Toute notre activité, notre force, et notre industrie, doivent être

F 3 employées

employées pour assurer notre repos pendant l'hyver. Le haut de la Lippe, le pays de Paderborn, sont les plus fertiles et les plus abondants, *il faut donc les manger radicalement*; & comme M. de Soubise, par les raisons susdites, ne peut, ni ne doit suivre les ennemis dans le pays d'Har-novre, il ne gardera aparemment que le nécessaire, pour la sûreté de Cassel, et de sa communication avec Marbourg, et vous renverra aparemment M. de Che-vert, en y joignant peut-être de ses Troupes, pour que ce que vous envoyerez sur Paderborn, y soit plus en force; car suivant les details, dans lesquels je suis entré avec Bourgade, pour votre pain, il sera difficile de vous en fournir pour une partie du mois de Novembre; si tout ce qui sera du côté de Paderborn ne tiroit ses vivres de Marbourg et de Cassel, ce qui diminue d'autant votre consommation à Ham. Je raisonne et je pense tout haut avec vous, Monsieur le Maréchal, vous êtes sur le lieu, et voyez les objets de plus près, vous ferez sûrement tout pour le mieux.

Je

Je vois M. le Prince Ferdinand à Munster ; l'on dit qu'il y fait venir les magasins d'Osnabrück ; il sera facheux qu'il puisse tenir un aussi gros quartier si près de vous ; c'est une raison de plus de lui ôter tous les autres moyens, en dévastant le pays, et surtout l'intermédiaire entre la Lippe et la Roér, et tout ce qu'il y a dans le Comté de la Marck et de Waldeck.

Je vois qu'il ne faut par songer à Réesni à Emmerick. A l'égard de la redoute dont je vous ai parlé, à placer sur le bord de la limite de Hollande, c'est à la Rive gauche ; car cette partie me paroît la seule par où l'ennemi puisse jamais songer à passer le Rhin, ce que je ne crois pas possible, quand on se conduira mieux qu'on n'a fait cette année.

Il est bien facheux qu'on ne puisse pas mettre dans un certain état Keyferswerth, et Duytzbourg ; il faut pourtant bien y faire quelque chose, dès qu'on doit les occuper, j'en ai traité dans la Lettre ci-jointe, que j'ay dictée hier ; l'article de Duytz me paroît encore plus indispensable

que les autres, par la raison que je vous en ai deduite sommairement, que M. de Torcy vous expliquera bien plus au long. Vous savez qu'il ne faut par toujours s'en rapporter aux Ingenieurs, qui ne sont bons que pour executer ce qu'un homme de guerre a projeté. Duytz me paroît essentiel à plusieurs égards, ayant une aussi grosse garnison que celle qu'il y aura dans Cologne pour le soutenir ; autre raison pour y avoir un pont pour communiquer ; je fais l'inconvenient des glaces, mais il est momentané, & d'ici au printemps prochain il ne se passera peut-être pas la valeur de 2. ou 3. semaines sans qu'il puisse subsister ; vous ferez sur cela vos réflexions ; s'il n'est question que de doubler ou tripler les travailleurs, surtout pour Duytz, je n'hésiterois pas à le faire.

Je crois vous avoir déjà mandé que l'Electeur de Trèves recevra toutes les troupes que nous voudrons envoyer dans son pays, autant qu'il en pourra contenir. Je vous ai envoyé Copie d'un Etat que m'a adressé M. le Chev. d'Aigremont ; vous pouvez vous mettre en relation directe avec

avec lui pour abréger ; il suffira seulement que j'en sois informé, afin de me conduire relativement.

Je suis bien curieux d'apprendre le résultat du travail de M. de la Salle à Emmerick ; car j'ai, je vous l'avoue, le succès du Cartel fort à cœur.

J'attendrai que vous puissiez m'envoyer l'Etat des Regiments que vous comptez renvoyer en France, tant Infanterie que Cavalerie ; le plutôt que je pourrai le savoir sera le mieux, afin de diriger sur la Flandre ou Metz, ceux que j'aurai à vous faire passer pour les remplacer. Il est juste que de votre côté vous preniez pour cela toutes les instructions nécessaires.

A l'égard des Troupes legeres, je trouve que l'on n'y a pas fait assez d'attention jusqu'à présent ; le service s'est monté de façon, que ce sont elles qui font presque seules toute la guerre de Campagne. Les ennemis qui en ont multipliés les especes, nous ayant, en quelque maniere, forcés à en user de même ; ce qui fait beaucoup de tort à notre Cavalerie, dont les Officiers

Officiers n'apprennent point leur metier ; la Cavalerie ne voyant pour ainsi dire l'ennemi qu'un jour de bataille. Ce n'est pas ici le lieu d'une Dissertation que je pourrois faire avec vous, Monsieur le Maréchal, sur cette matiere ; j'en raisonnerai dans le petit sejour que vous ferez ici cet hyver.

Je reviens aux Troupes legeres, je dis que puisqu'elles sont continuallement en action toute la Campagne, il est de toute nécessité qu'elles perdent beaucoup d'hommes & de chevaux, & par consequent d'armement, d'équipement, & de harnois. Il est d'autant plus nécessaire de reparer, recruter & remonter ces troupes tous les mois, que quand la Campagne est finie, bien loin de pouvoir leur procurer du repos, il faut encore les mettre à la tête de tous les quartiers, pour qu'ils fassent la guerre tout l'hyver, ce qui exige par consequent un traitement particulier, & c'est à quoi je vais pourvoir, car je compte que vous mettrez toutes les dites Troupes légeres, savoir, la Légion Royale, les Volontaires de Flandre, & les deux regimens de Hussards à la rive droite du Rhin,

Rhin, où vous les jugerez les plus utiles, ainsi que ce qui reste des Volontaires de Hainau. Je vous envoierai au 1^{er} Novembre, les Volontaires de Clermont Prince, au nombre de 1200, & les Volontaires Liegeois, commandés par la Sr. Hallé, au nombre de 600. Ces deux Troupes sont complètes & bien composées en Officiers ; tout le monde me dit beaucoup de bien du dit Sr. Hallé. Ces deux Troupes formeront 1200 hommes de pied, & 600 chevaux.

A l'égard des Volontaires de Flandre, je suis tout déterminé à faire retirer M. de la Morliere ; je vais voir la forme que je donnerai à cette Troupe, & qui je proposerai au Roi pour en avoir le commandement ; & peut être même faudra-t-il la grossir des débris des Volontaires de Hainau, à moins que l'on n'en formât une Brigade particulière, qui seroit jointe à la Légion Royale, & dont le chef seroit subordonné à M. de Chabo, auquel je vais écrire, comme vous le souhaitez, pour l'obliger à rester l'hyver à la droite du Rhin ; sauf, si cela est indispensable, à lui donner congé pour un mois. Vous me ferez plaisir, Monsieur le Maréchal, de
me

me faire part, sur tout cela, de vos reflexions & observations.

Je suis bien aise que vous pensiez tout comme moi, que l'on a trop multiplié les grâces, & sur tout les grades, depuis quelque tems ; tout le monde veut être Colonel, & Lieutenant Colonel, & les uns & les autres être Brigadiers, après quoi on ne fait plus qu'en faire, & personne ne veut plus rester Capitaine. Je fais qu'il est difficile de detruire un pareil abus tout d'un coup ; mais il faut pourtant y revenir, & remettre dans les têtes, qu'un Colonel est un homme qui a un Regiment, ou qui en a eu ; qu'il faut meriter d'obtenir la préférence, mais qu'en attendant il faut bien rester Capitaine ; & cela étoit ainsi du tems du feu Roi ; car tout est par comparaison. On demande à present des commissions de Lieutenant Colonel pour tous les Capitaines de Grenadiers, qui se sont trouvés à la moindre action ; témoin la demande que fait aujourd'hui M. de St. Pern, pour une affaire où il y a en au total 6 hommes tués, & 30 blessés. Si on suivoit ce principe, au premier grand siège tous les Capitaines de Grenadiers deviendroient Lieu-

Lieutenants Colonels. Vous conviendrez que cela est insoutenable. Je mande à M. de St. Pern, combien le Roi est satisfait de l'intelligence, de la sagesse, & de l'activité de ses dispositions, de la précision avec laquelle toute cette opération a été exécutée ; ce qui lui fait beaucoup d'honneur, ainsi qu'aux Officiers Généraux qui y ont été employés sous ses ordres, & notamment M. le Comte de Broglie, à qui il en avoit confié l'avant-garde. Je le charge aussi de dire aux Colonels & Officiers particuliers, combien le Roi est content de leur zèle, & de la volonté des Troupes ; je lui ajoute, que le Roi ne s'est point encore déterminé aux grâces à cette occasion. Je vois que vous désireriez que l'on donnât à M. de St. Pern la grande croix de St. Louis ; c'est ce qui est impossible dans le moment présent, puisqu'il y en a actuellement une quantité de furnumériques, & qu'il est indispensable d'attendre que toutes ces places soient remplies.

Je pense bien tout comme vous sur M. le Chev. d'Auland, dont je connois tout le mérite. Je repugne beaucoup, je vous l'avoue, à la commission de Lieutenant Colonel

Colonel, pour un Major des Grenadiers de France, ainsi que pour M. de Monnerie, Major d'Orléans, que je fais bien être un excellent sujet; mais il me semble que tout cela ne doit point ceder aux raisons que je viens de vous dire. Des pensions, des gratifications, à la bonne heure; mais soyons bien plus sobres pour les grades. Je proposerai donc au Roi le Chev. d'Auland; une pension pour M. de Surlaville; & quelques gratifications, & Croix de St. Louis, pour les Officiers des Grenadiers de France & de Navarre, qui ont eu le plus de part à l'action.

J'ai honneur d'être, &c.

Le Mar. Duc DE BELLEISLE.

A Ver-



Versailles, le 7 Decembre 1758.

JE répons, Monsieur le Maréchal, à la Lettre dont vous m'avez honoré de Moeurs du 1^r. de ce mois, où vous me faites le detail de votre promenade à Roe-roth & Duysbourg, & des mesures que vous avez prises pour la sûreté des postes que vous y avez établis. Sans doute que vous connoissez mieux que moi, M. de la Cheffelas, Brigadier, Lieutenant Colonel du Regiment de Jenner, à qui vous avez confié le commandement de Duysbourg. Vous avez très bien fait de prendre le ton le plus ferme, pour faire donner à nos troupes, toutes les fournitures qui leur sont nécessaires ; c'est un ton qui est nécessaire avec les Allemands ; & vous vous trouverez très bien d'en user avec les Ré-gences des Electeurs de Cologne, & en-core plus avec celles du Palatin.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Le Mar. Duc DE BELLEISLE.



A Versailles, le 10 Dec. 1758.

J'AI reçû, Monsieur le Maréchal, les deux lettres dont vous m'avez honoré du 4, de Dusseldorf, & du 5, de Cologne. Je vois par la première que vous étiez fort content de toutes les précautions que prenoit M. de St. Germain, pour accommoder Dusseldorf, & que vous faites faire un état de toutes les munitions de guerre & artillerie, qui sont dans cette place, ou qui peuvent encore y être nécessaires ; & un autre des aprovisionements pour les subsistances ; Dès que vous me les aurez envoyés, avec votre avis, je verrai à donner les ordres nécessaires, pour y faire remettre tout ce que vous y demanderez.

C'est quelque chose que M. Gayot soit content de la seconde conversation qu'il a eu avec

avec M. Grete, cela nous prouve la possibilité d'avoir les subsistances, & que les fourages sont certainement dans le pays. Je ne vois que trop que la Cour Palatine n'est pas trop bien intentionnée, mais au bout du compte, il faut que l'armée du Roy vive, et en y mettant toutes les façons convenables, et comme nous sommes les plus forts, il en faut faire usage, et tirer du pays de Bergues dequois faire vivre la garnison de Dusseldorf, independament des Troupes legeres, et conserver tout ce que l'on pourra y assémbler venant d'Alsace et des Evezés pour les cas de nécessité, où il faudroit assémbler un Corps plus ou moins considerable, ce qui pourra très bien arriver avant qu'il soit 6 semaines ou deux mois; c'est ce que je traiterai avec vous plus amplement avant qu'il soit peu. Ce n'est point de la part des Hollandois que je crains, mais bien de la part des Prussiens qui sont en Saxe et en Thuringe, combinez avec une partie de l'armée de M. le Prince Ferdinand; et si M. de Soubise est attaqué avec des forces supérieures, il faudra nécessairement qu'une grande partie de vos Troupes remüe.

G

Par

Par votre Lettre du 5. je vois que vous ne jugez pas à propos de fortifier Mulheim ni Duytz ; dès que vous connoissez la nécessité de ce dernier poste pour la sûreté du pont et des moulins, cela me suffit, parce que sûrement vous prendrez toutes les mesures nécessaires pour les couvrir. Je suis faché de la maladie de M. de Torcy, la nouvelle qu'il aura apris de la mort de sa Fille, qu'il aimoit passionnément, achevera de l'assommer.

La nouvelle du maître. de poste allemande, sur la prise de Rhinfels, est très vraie ; vous n'aurez pas tardé d'en avoir la confirmation par M. de Casteries ; il y a longtems que j'avois ce poste important sur l'estomac ; je le connois bien, car j'ai voulu en faire le siège dans la guerre de 1733. S'il y avoit eu un homme dedans nous ne l'aurions peut-être pas pris en un mois de tranchée ouverte. J'ay voulu attendre le mouvement des Troupes pour nos quartiers, pour laisser le Commandant et son Souverain dans la confiance, et en profiter pour les surprendre, ce qui étoit extremement difficile. Cette expedition fait beaucoup d'honneur

[83]

neur à M. de Carvies, surtout de ce qu'il n'y a pas eu un seul homme de tué ni de blessé. Il y a bien des gens qui en jugeront différemment, car en general et sur tout en ce pays-ci on veut des pots cassés.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Le Mar. DUC DE BELLEISLE.



2023 A 2010



LETTERS

DE

M. le Maréchal Duc de Belleisle

à

M. le Maréchal de Contades.